VOL. XLVIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 7 MAI 1919 — No. 24

ABONNEMENTS

Canada	$1.00 par année
Etats-Unis	1.50 " "
Europe	2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents

Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune,

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

...utes communications concernant ...nal ou l'imprimerie devront être ...s :
Le Manitoba
...UE PROVENCHER
SAINT ...ACE - MANITOBA
...: Main 3377

COUPS DE PLUME

Le prix des denrées monte toujours et nos honorables représentants au parlement d'Ottawa passent leur temps à discuter sur l'opportunité ou la non-opportunité de conférer des titres aux citoyens du Canada.

Est-ce un os que l'on veut jeter à la démocratie?

Dans l'ancien temps, et l'on peut dire que l'histoire se répète aujourd'hui avec éclat, quand on voulait apaiser les cris de la populace, on lui donnait la tête d'un noble.

Aujourd'hui nos grands hommes d'Etat après s'être égosillés pour faire croire au peuple qu'ils étaient ses seuls amis et défenseurs, se voyant maintenant acculés au pied du mur et se voyant appelés à racheter toutes leurs belles promesses par des actes substantiels, ne trouvent rien de mieux, pour faire preuve de leur pure démocratie, que d'offrir au peuple qui veut du pain, les blasons rouillés de nos gros marchands de porc et de bacon, les timbales de nos fabricants de vis et de boulons, les armoiries de nos grands spéculateurs en mines et forêts.

Pendant ce temps là le coût de la vie monte toujours, le pauvre peuple s'enfonce de plus en plus dans les dettes ou se prive de plus en plus de nourritures; et nos braves lords, barons ou sirs se laissent dépouiller de leurs manteaux de gala sans perdre leur bonne humeur, parceque leurs coffres continuent toujours à se remplir.

Le beurre se vend à 70c.—Le boeuf et le porc se vendent à des prix plus élevés que ceux de l'an dernier. Les oeufs sont à la hausse. Jusqu'aux légumes qui pourraient presque être mis dans la liste des articles de luxe, si l'on compare leur prix d'aujourd'hui avec celui d'il y a quelques années.

Les vêtements, les chaussures, tous les articles de première nécessité sont à des prix quasi-inabordables et l'on pourrait sans exageration les placer facilement dans les hauteurs où planent les chapeaux des dames.

Et l'on s'étonne que le peuple crie.

Par exemple!

Tandis que la cherté de la vie augmente sans cesse, les journaux nous annoncent continuellement que des fortunes colossales se sont faites depuis quelques années et qu'elles se font encore.

L'argent semble toujours vouloir prendre la direction d'un seul canal, vers les mêmes bourses.

Tout augmente, les impôts, les taxes, le prix des vivres, des vêtements, de toutes les choses nécessaires à la vie, et l'on entend dire, en même temps, que dans bien des réfrigérateurs, il y a de la nourriture qui pourrit.

Est-ce bien vrai?

C'est presque incroyable, mais ça se dit et le peuple veut savoir si oui ou non, c'est vrai.

N'a-t-il pas raison?

Que lui importe, après tout, à ce peuple, que monsieur un tel, soit sir, comte ou baron, ce qu'il veut, c'est que ces nobles sirés, s'il ont acquis leurs biens injustement et au détriment de la classe ouvrière, soient forcés par les autorités du pays à dégorger et à remettre les surplus iniquement acquis.

Qu'importe après tout, à tous ces pères de familles, à tous ces hommes dont le salaire, autrefois suffisant, mais maintenant trop minime pour leur permettre de faire face à toutes leurs obligations et donner en même temps à leur femme et à leurs enfants les vêtements et la nourriture dont tous les jours ils ont absolumnt besoin, que tel député soit en faveur des titres, parce qu'il en a un ou qu'il en espère, tandis que l'autre député est contre les titres, parcequ'il n'a pu jusqu'à présent en décrocher un ou qu'il voit qu'il ne pourra jamais en avoir.

Tout ceci lui importe peu.

Ce qu'il veut c'est la distribution juste et équitable des biens de ce monde dans la société.

Il n'a pas besoin pour cela d'avoir des idées révolutionnaires.

Il ne veut pas pour cela enlever au riche ce que le riche a acquis justement.

Il ne demande pas par là le nivellement de toutes les classes.

Il ne s'insurge pas contre l'inégalité qui a toujours existé et qui existera toujours dans la société humaine, quoique l'on fasse et quoique l'on veuille, car aucune doctrine ne pourra jamais rendre égaux tous les hommes, nécessairement inégaux par le talent, la volonté, l'esprit, le coeur et l'éducation.

Il n'est pas nécessaire d'être bolcheviste pour avoir le droit de demander avec raison son pain de tous les jours.

Il y a cependant un fait certain, c'est que si les riches, au lieu de délier quelque peu les cordons de leurs bourses, n'ont pas d'autres conceptions de leurs responsabilités et de leurs devoirs, que l'accumulation bien calculée de leurs profits, ils devront être tenus responsables, au même degré que les démagogues de la foule, de toutes les grèves, de tous les attentats, et de tous les crimes anarchistes au bolchevistes qui se perpétreront contre la société dans les années à venir.

Si nos représentants au Parlement n'ont pas le courage d'aller sonder les portes des coffres-forts de tous nos grands profiteurs de guerre et de faire des actes énergiques, pour donner du sens à leurs grandiloquentes déclarations de principes, de bonne volonté et d'amour pour ce peuple, ils auront beau se fendre de mirobolants discours, de dénonciations contre le droit du souverain d'honorer par un titre ou une décoration quelconque les citoyens qui pour une raison ou pour une autre, ont mérité de la patrie, ils ne se seront pas moins rendus indignes du mandat qui leur a été confié par leurs mandataires.

Que nos députés ne se bercent pas d'illusions il n'y a pas que dans les classes ouvrières où l'on trouve du mécontentement.

Le malaise règne partout.

Toutes les classes ont les yeux ouverts, car dans toutes les classes il y a aujourd'hui de la souffrance.

Le temps n'est plus à l'endormitoire des phrases ronflantes sur la démocratie, il est à l'action réelle, effective et bien coordonnée.

La révolte du peuple est d'autant plus dangereuse, que depuis quelques années, les classes dirigeantes se sont surtout efforcées à faire disparaitre des lois qui dirigent les sociétés, les seules soupapes protectrices de l'ordre et de la sécurité publique, nous voulons dire, les idées et les principes chrétiens.

L'on a tout fait pour mettre la conscience de l'individu en face de la seule loi humaine.

L'on a tout fait pour rayer le nom de Dieu des actes de l'Etat.

L'on s'est evertué à faire disparaitre les enseignements et les commandements divins des livres chargés de l'instruction du peuple.

Avec cela on abouti fatalement au seul résultat possible : celui de laisser l'homme seul à la merci de ses passions.

Nous défions tous nos grands savants et tous nos grands hommes d'Etat de nous montrer les individus, les sociétés ou les peuples qui ont vaincu leurs passions sans l'aide de Dieu, sous la connaissance, et l'étude de ses commandements, sans la soumission à ses préceptes.

Seuls ces principes ramèneront la paix dans le monde, car seuls ils feront entrer dans les vrai sentier le riche comme le pauvre et le pauvre comme le riche.

LA CANONISATION DE JEANNE D'ARC

Rome, 6 avril.

La cérémonie qui a eu lieu ce matin au Vatican, à l'occasion de la lecture solennelle du décret consacrant les deux miracles attribués à Jeanne d'Arc, marquera une date mémorable dans l'Histoire religieuse de la France. Elle a eu lieu en présence du cardinal Luçon, archevêque de Reims, et de plusieurs archevêques et évêques français.

C'est Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui a prononcé le panégyrique de Jeanne d'Arc. Ses paroles ont revêtu une importance politique ou point de vue du rapprochement évenutel entre la France et le Saint-Siège. Parlant de Jeanne, il a retracé sa carrière de guerrière pacfiique, de patriote simple et miséricordieuse, qui a fait l'union de tous les coeurs:

Les autels de Jeanne d'Arc sont les seuls qui chez nous n'ont pas d'athées. Tout hommage qui lui est rendu va droit à notre coeur.

Mgr Touchet termine ainsi :

Bénissez Saint Père, cette France de gratitude, elle a été récemment encore si belle: belle de son entente qu'elle n'avait pas goûtée depuis trop longtemps, belle de son idéalisme mis au service de la justice et du droit, belle de son héroïsme qui l'immolat en d'effroyables hécatombes sur ses frontières envahies, belle d'un tel sentiment de foi qui ne s'était jamais remarqué à ce degré au sein d'une armée quelconque, cele de Jeanne exceptée.

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Le discours du Pape

Le pape a répondu par un long discours qui a produit une forte impression dans les mielieux catholiques français de Rome, à cause de ses sentiments plus que favorables à la nation franaçise.

On peut même dire que les paroles pontificales ont donné l'impression qu'elles sont le prélude d'une prochaine reprise des relations entre la papauté et le gouvernement français, non sans qu'on ait encore à vaincre des difficultés pour arriver à établir un accord cordial entre les deux pouvoirs.

Après s'être étendu sur la gloire et les mérites de Jeanne, le Saint-Père a terminé par les paroles suivantes, qui sont l'image de sa haute bienveillance pour notre pays:

Cette évocation naturelle du patriotisme de la Pucelle d'Orléans nous invite à recueillir une dernière fleur du discours de l'éminent patron de la cause de Jeanen d'Arc. L'amour de la patrie, pareil à celui embrassa jadis le coeur de la Beinheureuse, a vibré aujourd'hui dans les paroles de l'illustre orateur. Loin de nous en étonner, nous pensons, au contraire, qu'à ce point de vue surtout, Mgr l'évêque d'Orléans a été le fidèle interprète de ses compatriotes présents et absents.

Nous n'en somes pas surpris, avonsnous dit, nous devons dire davantage encore : nous trouvons si juste que le souvenir de eJanne d'Arc enflamme l'amour des Français pour leur patrie que nous regrettons de n'être Français que par le coeur.

A ce moment, malgré les règles du protocole, des applaudissements éclatent dans toute la salle.

Mais la sincérité avec laquelle nous sommes Français de coeur telle qu'en ce jour, nous faisons nôtre la joie ressentie par les Français de naissance, e constantant le grand progrès que la cause de Jeanne d'Arc a fait aujourd'hui, grâce à l'approbation des deux miracles attribués à son intercession. Les Français de naissance séjouissent à bon droit de voir dans la reconnaissance de ces miracles un témoignage qui confirme le pouvoir de Jeanne d'Arc auprès de Dieu. A bon droit ils en déduisent que le culte plus répandu de Jeanne d'Arc par suite de sa canonisation, obtiendra des grâces et des bienfaits plus grands à leur patrie.

Or, dans ce désir et dans ce voeu, le Français de coeur est en harmonie avec le Français de naissance pour souhaiter à la France l'accroissement de sa gloire et de son bonheur. ,

Qu'il nous soit dons permis de dire que cette dernière fleur du discours qui atteste l'amour des enfants de la France pour leur mère chérie dégage un parfum spécial.

Nous demandons seulement qu'on en réserve aussi une part à celui qui, sans être né en France, veut être appelé l'ami de la France.

De nouveau, l'auditoire éclate, en ce moment, en applaudissements prolongés.

Après avoir demandé à Dieu d'étendre ses bénédictions sur les évéques et le clergé français, Benoît XV ajuote :

Enfin, à la cause de Jeanne d'Arc, tous les bons Français doivent s'intéresser, et nous appelons donc les grâces du Ciel sur tous les bons Français, dans la douce espérance que Jeanne d'Arc devienne réellement le trait d'union entre la patrie et la religion, entre la France et l'Eglise, entre la terre et le Ciel.

Lorsque le pape eut terminé son discours, Mgr Touchet, évêque d'Orélans, s'est approché pour remercier en termes émus, Benoît XV des paroles particulièrement touchantes qu'il avait prononcées à l'égard de la France.

Le pape a répondu en souriant: "Je vous ai dit tout le fond de mon coeur."

LA RECONSTITUTION INTELLECTUELLE

aL situation des peuples, à cette heure, est tragique au delà de toute imagination. Les peuples aspirent à la paix. Mais la paix, ce n'est pas seulement les batailles interrompues, les nouvelles frontières fixées, un équilibre rétabli; c'est chaque citoyen rentré dans son travail avec amour.

Dans son travail! avec amour! Accepterons-nous les conditions de notre labeur quotidien telles que hier elles nous suffisaient à peu près? La guerre nous a donné beaucoup de leçons et notre passé nous semble étriqué. Ceux qui viennent de mourir voulaient créer une vie plus belle. Il faut que des effondrements sorte un renouvellement et qu'au-dessus de ces massacres une vie meilleure surgisse. otre victoire porte en elle des sources de jeunesse et de rénovation. Les armées ne veulent pas n'avoir été qu'un instrument de destruction.

Mais comment? Et qui fera que les morts aient été une prodigieuse semence? qui fera que nos pensées se transforment en volonté de résurrection?

L'humanité entière attend beaucoup de la France. Serons-nous dignes de notre victoire? Saurons-nous continuer dans la paix l'élan qui sauva le monde? Comment répondre à l'immense espérance des peuples? "La race de la vieille France vient de passer dans la fournaise surchaucée de la guerre par une épreuve plus grande que toutes celles de son passé. Elle en émerge triomphante et nous la jugeons indomptable." Ainsi parle, en octobre 1918, le colonel anglais Repington. Et l'Américain Edison, le fameux inventeur, invente un mot pour désigner la France, il l'appelle "la nation-drapeau". Où le drapeau se va-t-il porter? Sur quelle voie veut-il entrainer le monde? Quel message la France offre-t-elle à son immense clientèle?

L'univers attend Et les fils de France eux-mêmes s'interrogent. Ils se sont sacrifiés, il se sont débrouillés, ils ont multiplié les miracles d'héroïsme et de génie; ils ont surmonté leurs adversaires et leur nature propre. Mais de se l'entendre dire, voici déjà qu'ils sont las. ous savons d'où nous venons; où allons-nous aspirer et comment? C'est maintenant la question.

J'ai causé avec des centaines de combattants, démobilisés ou qui sont à la veille de l'être. J'ai entendu les initiateurs de ces diverses ligues excellentes l'Union nationale des combattants (13 rue Lafayette, Paris) et la Ligne des chefs de section (2, rue Daru, Paris). Ils savent que la France a maintenant une tâche immense à accomplir dans le monde,—que toutes les nations enthousiasmées par nos victoires nous appellent à colaborer avec elles,—que tous les muscles et tous les cerveaux doivent travailler à profiter de cette situation et à permettre à la patrie de tirer parti de son prestige triomphale. Ils possèdent de leurs droits et de leurs devoirs le sentiment le plus haut et le plus justifié. Et pourtant il y a chez beaucoup d'entre eux, dans cette première minute, une indécision sur la direction à prendre. Où donc passe la route qui va vers l'avenir?

J'écris ces notes au matin d'un dernier jour de mars. Fait singulier pour la saison, il a neigé toute la nuit. eL paysage au loin est d'une blancheur d'hiver. Mais les oiseaux chantent le printemps sur la neige. Au monde extérieur glacé, ils opposent impérieusement le feu qu'ils ont dans le coeur. Nous sommes à peine sortis d'un effroyable hiver; il y a de la glace encore dans le monde et nous voilà remplis de feu d'amour, de désir. Mais nous ne savons où jeter les flèches de notre désir.

De toutes parts, je vois s'ouvrir des enquêtes. Nous nous demandons avec anxiété en quel état la guerre laisse nos industries et notre commerce. eD tous côtés se fondent des ligues pour la reprise du travail, des syndicats pour la défense des intérêts de telle ou telle corporation. Songeonsnous à la reprise de la vie intellectuelle et à la fabrication de la pensée? La France fait l'inventaire des richesses qu'elle a pu sauver de la catastrophe. Ne serait-ce pas opportun de rechercher dans quelle proportion l'intelligence française a souffert du cataclysme?

L'intelligence française ou mieux l'intelligence humaine, car notre esprit plus que jamais aspire à l'universel.

Ces quatre années furent-elles pour l'intelligence pareilles à ces périodes glaciaires où il semble que tout sur le globe s'arrêta de vivre? L'Allemagne a-t-elle déterminé dans l'univers un abaissement de chaleur morale tel que la plus haute vie de l'esprit s'en soit trouvée ralentie? On eût p ule craindre. Quand l'histoire instruira le procès de notre temps, le fameux manifeste des intellectuels portera contre notre époque un terrible témoignage. Quoi! des lettrés et de grands savants purent tomber si bas! Une sensibilité de fauves viciait à ce point l'exercice du cerveau dans l'élite du peuple germanique! L'abjection fut pire encore, quatre ans plus tard, quand notre avance en pays reconquis acheva de faire éclater d'une façon tragique à quoi tendait, à quoi aboutissait l'effort des inventions allemandes. Une telle bestialité n'a pas été déchaînée dans le monde san sy causer des ravages moraux comparables aux ruines dont elle a couvert la France. Il y a des spectacles dégradants pour l'esprit, comme il y en a pour le sentiment. L'incendie de la Bibliothèque de Louvain est un attentat qui diminue non seulement ses auteurs mais l'univers qui le contemple. On a beau se révolter contre de tels scandales, leur seule vue, le seul fait de leur possibilité nous abaissent. Heureusement pour l'honneur de l'humanité, il y eut la France (héroïquement mariée à la Belgique).

La France durant quatre années a sauvé l'honneur de l'esprit. Elle fut l'arche sainte. Elle maintint au-dessus de la tourmente le type de la science qui possède une âme humaine. Nous nous sommes conduits sans peur et sans reproche. Nous avons donné aux plus honnêtes nations le temps de se ressaisir.

Pourtant rien n'est fini. La grande culture pourrait être mise en danger par les convulsions qui succèdent à la guerre. Nous-mêmes, les sauveurs du monde, avons-nous pu passer des années en face de ces Allemands changés en Boches, avons-nous pu subir toutes ces horreurs sans nous laisser entamer intellectuellement? Tout un peuple vit-il impunément de l'existence que les Boches nous ont condamnés à vivre depuis cinq ans? Le travail de la pensée a subi un chômage. Songez aux laboratoires fermées, aux chaires muettes dans le Collège de France, à la Sorbonne déserte, à la Bibliothèque Nationale délaissée, aux musées déménagés, à toutes ces chambres d'étudiants froides et closes, à toutes les lumières éteintes (comme elles ne le furent jamais au cours des siècles) sur la Montagne Sainte-Geneviève, aux générations plus que décimées, aux espoirs ensevelis, et vous vous demanderez si l'obscurité que percent encore de belles lueurs ne se fera pas demain plus profonde.

Les rapports de nos recteurs, des doyens de nos Facultés ne sont pas pour nous rassurer complètement. Le goût dont le gros public fait étalage, les plaisirs qu'il recherche, les préférences qu'il marque, l'indifférence où nous le voyons retombé vis-à-vis des grands problèmes de la vie, le mépris où il tient le travail de la pensée (qui est à cette heure de tous les travaux le moins rémunéré), son adoration pour le veau d'or pourraient être inquiétants si nous ne sentions que ce'st la suite passagère de la plus affreuse tension nerveuse.

Qui donc, dans notre société, est prêt à convenir que le but du monde est de produire de la raison?

Qui donc? Une élite nombreuse et sérieuse, dans tous les rangs, à tous les étages, dans tous les partis. Il s'agit de faire surgir de tout le peuple, dans chaque branche d'activité, des comités technique. Je demande aux fervents de la haute culture quels moyens ils conseillent, quels instruments ils réclament.

Nous avons rallié les peuples en leur promettant de sauver les trésors accumulés par la haute civilisation. De quelle manière entendons-nous cette mission? Et d'abord de quelle manière allons-nous jeter un pont pardessus l'abime funèbre et relier nos adolescents à nos vieillards prêts à emporter dans la tombe les secrets du savoir? Songeons-nous à ménager aux quelques cerveaux qui portent en eux la conscience de l'univers la liberté et la sécurité de leur méditation?

Il s'agit d'assurer la continuité des nobles poursuites de la haute culture. Il s'agit d'établir dans notre société pleine de deuils la survivance du culte désintéressé du beau et du vrai. Je voudrais sur ce grand sujet publier ici quelques notes et la substance de mes entretiens avec de grands maitres; je voudrais receuillir les avis des meilleurs et orienter l'opinion vers la reconstitution intellectuelle de la France.

Maurice BARRES,
de l'Académie française.

P.-S.—Je recommande à mes lecteurs le troisième volue de la "Petite Bibliothèque de la Ligue des Patriotes". C'est La France sur le Rhin (Léon Tenin, éditeur, 22, rue Soufflot). Funk Brentano y met en relief l'admirable politique de la Révolution sur la rive gauche. Elle continuait la politique des Capétiens et fut ellemême continuée par Napoléon.

La Révolution a vu que la sécurité de la France et la paix de l'Europe étaient dans la barrière du Rhin, mais elle n'a pas voulu annexer du jour au lendemain ces populations de langue allemande: occupation militaire d'abord, puis assimilation administrative, introduction et mise en activité progressive des lois française. Ce n'est que dans la suite que l'asimilation intégrale, l'amalgame, comme on disait alors, fut prononcé.

J'ajouterai qu'en Lorraine (à Nancy), c'est d'une manière analogue, par étapes, que la France nous annexa au dix-huitième siècle. Et sous le règne de Sanislas, nous étions en réalité gouvernés par un administrateur français, La Galaizière. Ainsi va l'histoire, se répétant éternellement. M. B.

NOUS SAVONS MAL L'HISTOIRE DE NOTRE RACE

(Suite)

Il faut que notre frontière politique enferme l'Alsace et la Lorraine (et la région de la Sarre fait partie de la Lorraine), tandis que notre frontière économique et militaire s'appuiera au Rhin, sur lequel nous occuperons de puissantes têtes de pont.

Si quelqu'un, ici ou ailleurs, a pu jamais douter de cette nécessité, les agitations insensées de l'Alemagne achèvent de persuader, n'est-ce pas, tout ce qui n'est pas bochisant dans le monde. Nuancez, perfectionnez dans son application le principe que nous posons. Mais ne laissez pas la France, soldat d'avant-garde des peuples, sans tranchée, sans abri, en face de l'Allemagne qui déjà se relève et menace. Il faut que, par la France, la Société des Nations, c'est-à-dire l'Entente accessible aux neutres, c'est-à-dire la Ligue des peuples qui ne veulent pas subir l'esclavage boche, tienne un gage contre l'ennemie de l'humanité.

Le Rhin rempart des libertés, et la France sur le Rhin, voilà l'évintable et le salut, voilà ce que veulent nos quinze cent mille morts et leurs familles, et leurs frères d'armes, et la justice, et le bon sens.

Les pays de la rive gauche, bien administrés par les Rhénans eux-mêmes, et détournés de la vie d'outre-Rhin, orientés sur Paris, dont ils sont plus proches que de Berlin, n'ayant pas à faire de service militaire, oublieront très vite la société allemande dont ils étaient actionnaires et qui a fait faillite.

Je vous en aporte comme indice, entre mille, une brassée de faits que je tiens d'un professeur du lycée de Bayonne, M. P. Barrière.

M. Barrière vient d'être prisonnier dans le Palatinat. Il a bien regardé et me fait son récit. En l'écoutant, je me rappelle le chapitre où Julien Rovère, dans les Survivances françaises (un livre que je recommande une fois de plus à tous mes lecteurs(, analyse les mémoires composés par des combattants de 1870 qui furent prisonniers, il y a un demi-siècle, dans les provinces rhénanes. Ces prisonniers son unanimes dans leurs dépositions. "En quelque lieu qu'ils aient été, à Créfeld, à Aix-la-Chapelle, à Cologne, à Coblence, à Sarrelouis, à Trèves, à Landau et a Mayence, du sud au nord, de l'est à l'ouest, partout, sur la rive gauche du Rhin, ils ont été l'objet des mêmes douleur de notre défaite." M. Barrière vient de faire la même expérience. Il a été prisonnier dans une ville du Palatinat et traité d'une manière humaine, qui fait le plus saisissant contraste avec les tourments qui dans d'autres régions, outre-Rhin, ont été infligés à ses camarades de captivité.

Quelle portée faut-il donner au cas de M. Barrière? Tous nos prisonniers, dans la région rhénane, n'ont pas été traités aussi favorablement qu'il le fut. Loin de là. On ne peut pas donner une valuer générale à sa déposition. Mais il est véridique, intelligent et patriote. Son émoignage doit être recueilli. Il nous donne un élément de réflexion pour l'établissement de la méthode que nous devons suivre dans le Palatinat. Et l'établissement de cette méthode, c'est d'une importance décisive pour notre tâche nouvelle.

M. P. Barrière était caporal au 106e régiment d'infanterie. Blessé et fait prisonnier à la bataille des Eparges, il fut dirigé sur l'Allemagne.

Dans la nuit du 8 au 9 avril 1915, en gare de Kaiserslautern (sur la ligne de Sarrebrückà Siper, un oberartzt monta dans le compartment et, voyant ce blessé assez affaibli, lui dit: "On va vous descendre ici, vous y serez très bien. D'ailleurs j'y veillerai,, j'irai vous voir." M. Barrière fut conduit au Kottenschale Reserve Lazzarett et cordialement reçu. Il pensa que la gravité de ses blessures lui valait cet accueil; mais, dans la suite, il comprit qu'il y aavit là autre chose que de la pitié ou de l'interêt pour un beau cas chirurgical.

M. Barrière est resté près d'un an dans le Palatinat, d'avril 115 à février 1916. "Les divers médecinschefs ou inspecteurs, me dit-il, se sont toujours montrés d'une grande bienveillance, accueillant nos reclamations avec plus de soin peut-être que celles de certains Allemands. Quelques inspecteurs nous expédiaient des lettres en surnombre et nous remettaient celles que nous recevions sans les soumettre à la censure.

"Dans la salle d'opérations, les médecins avaient l'habitude d'opposer l'endurance des soldats français, le "sourire" avec lequel ils supportaient la souffrance physique, aux plaintes excessives des Allemands. Leurs conversations, soit à l'heure des visites médicales, soit en dehors de ces visites, témoignaient d'une curiosité très sympathique pour la France: Ils reconnaissaient facilement notre supériorité intellectuelle et notre ascendant. Ce fut un médecin qui le premier nous annonça la victoire de Champagne en septembre 1915. Le 25 au soir, il entra tout souriant dans notre salle, et dit : "Messieurs les Français, vous allez être heureux, une grande victoire française cette fois! Vous avez avancé de 4 kilomètres et fait 25,000 prisonniers." Immédiatement et en sa présence nous nous mmes à chanter la Marseillaise.

"Vers la fin d'avril 1915, je fus transféré, pour une dizaine de jours, à l'hôpital militaire (Garnison Lazzarett). Plusieurs fois fois, une petite fille conduite par un infirmier m'apporta des fleurs; chaque soir, un officier ou sous-officier venait prendre de mes nouvelles. Quand je retournai au Kottenschale, le directeur du Garnison Lazzarett m'y fit à plusieurs reprises des visites, et le médecin auxiliaire ayant à partir au front vint me dire au revoir.

"Tous ces médecins de l'un et l'autre hôpital étaient originaires du Palatinat.

"Nous étions soignés par une religieuse franciscaine qui avait demandé spécialement à soigner les Français. L'ordre étant arrivé à Berlin de supprimer tout personnel féminin dans les salles de prisonniers, elle demanda et obtint de rester, menaçant de ne plus soigner personne si on lui retirait "ses Français". Elle entrait en fureur contre le Kaiser chaque fois qu'on lui racontait les vexations infligées à des prisonniers, ou les cruautés commises dans les pays occupés; elle alla jusqu'à dire que toutes les femmes allemandes devraient le recevoir à coup de pierres. Au contraire, elle était heureuse lorsqu'elle apprenait un beau trait de soldat français: un récit dans lequel un officier français sauvait un soldat allemand eut un grand succès. Par contre, elle n'aimait pas les Anglais, bien qu'elle les soignât avec dévouement. Cette religieus e—Schwester Karlmann—a par ses soins sauvé la vie à un grand nombre de Français pour qui les médecins euxmêmes ne gardaient aucun espoir. Au moment de mon départ du camp, en février 1916, alors que la disette commençait à se faire cruellement sentir, elle me bourra les poches de charcuterie et de souvenirs, me fit promettre d'envoyer de mes nouvelles et me quitta en pleurant. Il en était de même à chaque départ. Plus tard, je sus que sa sympathie trop visible lui valut de sérieux ennuis de la part de l'autorité militaire.

"Les infirmiers du pays se comportaient avec les prisonniers comme avec des camarades. Il n'était pas rare, à leur retour de permission, qu'ils rapportassent des fruits, des oeufs, même des gâteaux, pour les Français. La femme de l'un d'eux, simple paysan de la région envoya même, à la Noël de 1914, un paquet de friandises à chaque prisonnier de l'hôpital.

"Les infirmières pouvaient se ranger en deux catégories: d'une part les personnes appartenant à la bourgeoisie de la ville, et, d'autre part, les femmes de fonctionnaires et les professionnelles venues d'Allemagne. Celles-ci nous étaient hostiles ou indifférentes; les autres montraient en toutes circonstances une sympathie certaine pour les Français et la cause française. Parmi ces dernières, Mlle Hoffmann prenait plaisir à répéter que son arrière-grand-père avait servi dans les armées de Napoléon, et, disait-ele, "il

(A suivre sur la 4me page)

Sainte Jeanne d'Arc

Dimanche soir, à la cathédrale de Saint-Boniface a eu lieu la bénédiction d'une statue de la bienheureuse Jeanne d'Arc, don d'un citoyen.

Mgr Dugas, vicaire-général de l'archevêché, a prononcé une magnifique allocution de circonstance.

On sait que le procès canonique de la Bienheureuse s'est terminé récemment par un verdict concluant à la sainteté.

Les fêtes de la canonisation à Rome, peuvent prendre encore quelques mois. D'ici là, Rome et la France prépareront de grandes démonstrations.

La France, auréolée de victoire et d'héroïsme, ne peut être en meilleure situation pour accueillir sa sainte, sa Grande Guerrière, sa belle, radieuse et symbolique Pucelle.

Un exemple à suivre pour régénérer la Russie

Nous publions une étude sur la question russe du Dr A. Legendre, l'explorateur bien connu, chef de plusieurs missions scientifiques en Extrême-Orient, dont on n'a pas oublié notamment la brillante exploration dans les régions thibétaines en 1910-1911. Au cours de cette exploration on se rappelle qu'étant rentré en territoire chinois au moment où la révolution contre la dynastie sévissait, il fut attaqué au Kien-Tchang par des bandes de pillards, laissé pour mort et ne put rejoindre la côté distante de 3,000 kilomètres qu'en traversant un pays en pleine anarchie.

L'Allemagne n'ignore pas que la Russie est encore une masse amorphe, non évoluée, n'ayant rien d'une grande "démoncratie" comme on s'illusionne à la qualifier. Abandonnée à elle-même, dans les circonstances actuelles surtout, elle ne peut que chercher longtemps sa voie, son équilibre, glisser de crise en crise jusqu'à croissance plus complète, de crise en crise dans la ruine et le sang. C'est erreur profonde de jugement de croire un seul instant que cette masse de 150 millions d'âmes, plus près de l'enfance que de la maturité, va pouvoir faire elle-même son salut. L'Allemagne la connait mieux que quiconque cette faiblesse organique; elle connait le Russe et ses caractéristiques psychiques, caractéristiques que nous ignorions, nous totalement. Si nous la laissons faire, elle prendra vite un grand ascendant sur des populations ignorantes, si peu évoluées, sans unité ethnique, sans aspirations définies et raisonnées, dons dans le domaine du rêve.

sans "credo" politique, si ce n'est L'Allemagne aura donc beau jeu le jour où les masses dupées, angoissées, plus misérables que jamais dans le désordre, la folie de revendications puériles, se rejetteront vers l'autorité, l'organisation efficiente, génératrice de bien-être. Car l'anarchie actuelle aboutira fatalement à cette phase de contrition, d'effort vers un relèvement moral, une reprise d'activité féconde pour ces victimes d'eux-mêmes, mais surtout de bergers en délire. A cette période, la Russie appellera plus que jamais à l'aide, ira même jusqu'à l'acceptation d'une tutelle déguisée; ce sera l'heure de l'Allemagne, si nous ne savons prévoir aujourd'hui.

* * *

Il semblera que, jusqu'ici, nous avons surtout développé le point de vue utilitaire, mais l'autre, d'importance plus grande encore, ne saurait être oublié puisqu'il fait appel à notre sensibilité, à sa manifestation la plus noble: la pitié. Pouvons-nous, en effet, être autrement que profondément émus à la pensée de ces millions d'êtres à la merci de bandes de déments sanguinaires dont la tyrannie n'a d'égale que leur ignorance absolue des lois naturelles.

Or, combien de temps peut durer cette situation poignante si aucun secours efficace ne vient de l'extérieur?

Avons-nous dans l'histoire récente un exemple concret de déchainement prolongé de bolchevisme, un exemple impressionnant, digne de nos méditations? Oui: une orgie de meurtre, de destruction s'est déroulée quatorze années durant dans un pays qui, par beaucoup de côtés, se rapproche de la Russie: même immensité territoriale, même pouvoir autocrate avec bureaucratie tyrannique, même misère des masses, de masses ignorantes, fatalistes, incapables de réaction, de self-determination: j'ai nommé la Chine.

Sous quel nom est connue l'effrayante crise dont il est question. Sous celui de rébellion des "T'ai P'ing" déchainée par un paysan mécontent, Hong Siu Tsuen, sorte d'illuminé qui, après lecture de la Bible, se crut appelé à régénérer l'Empire chinois.

L'époque dura de 1850 a 1864.

Hong Siu Tsuen réussit à former une vigoureuse bande de fanatiques braves et disciplinés. Mais devant la résistance des contingents impériaux, Hong Siu accepta bientôt tous les concours, surtout celui des brigands des provinces, généralement constitués en groupes cohérents. Il partit alors à Tse, se démasquant bientôt le plus la conquête de la riche vallée de Yang cruel des despotes. Il s'adjugea le titre modeste de "T'ien Wang" ou roi du Ciel Ses armées, ses Grandes Compagnies envahirent douze provinces et ies plus riches, soit une région plus vaste que la moitié de l'Europe. 600 villes furent rasées et détruitse et dans l'espace de 12 ans 20 millions d'âmes, hommes, femmes et enfants, disparurent dans le territoire du Yang Tse, anéantis par le fer, par le feu, par la famine. Nankin, l'ancienne et belle capitale, fut complètement ravagée, ses superbes temples, ses curieux ponts sculptés, sa fameuse tour de porcelaine jetés bas, détruits au maximum d'une capacité de destruction non servie par les explosifs modernes.

aL florissante cité industrielle de King Té Chen, centre de la fabrication des plus belles porcelaines de Chine,

(A suivre sur la 3ème page)

THE CANADIAN WESTERN RAILWAY COMPANY

AVIS est par la présente donné qu'une application sera faite au Parlement du Canada, à sa présente ession par le Canadian Western Railway Company d'un acte étendant dud élasi pour le commencement et de terminer la construction du chemin de fer autorisé par la section 1 du Chapitre 49 des statuts du Canada, en l'année 1917.

Daté à Ottawa, ce 27ème jour de mars 1919

SMELLIE & LEWIS,
Solliciteurs des Applicants.
21—26

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est la présente donnée que Derrick Arthur Hayden, de la Cité de Port Arthur dans le District de Thunder Bay, conducteur, fera demande au Parlement du Canada à sa prochaine session pour un bill de divorce de sa femme, Tydvil Hayden, pour cause de adultère.

Daté à Port Arthur ce douzième jour de décembre 1918.

KEEFER, KEEFER & TOWERS,
Port Arthur, Ont.

Solliciteurs pour Derrick Arthur Hayden.

5—26

UN EXEMPLE A SUIVRE POUR REGENERER LA RUSSIE

(Suite de la 2e Page)

subit le sort de Nankin. La rage stupide des émancipateurs s'exerça sur les fours de cuisson, les abattit jusqu'au dernier. Et cette ville qui nourrit à cette époque plus d'un million d'âmes, n'en compte aujourd'hui que 150,000.

Le long du Grand Canal, on vous montre toujours les sculptures brisées des grandes pierres ou dalles entrant dans l'ornementation coutumière des ponts impériaux.

Hang Tcheou Fou, la cité fameuse de la soie, célèbre aussi par la beauté de ses sites, la richesse de ses temples, ne posséda plus, des années durant, qu'une longue rue bordée de magasins: le reste de la ville, depuis le passage de l'armée de Hong Siu, le Libérateur, n'était qu'un vaste désert. La grande Cité s'étant défendue, une destruction presque totale des métiers à filer et à tisser la soie compléta le massacre des habitants: l'incendie pourvut à cette destruction.

Durant la chevauchée sanglante de Hong Siu à travers les grandes provinces si peuplées du Yang Tse, des centaines de mille femmes, disent les annalistes chinois, se jetèrent dans les puits, les rvières, ou se pendirent, suivant l'usage, pour échapper au déshonneur. Et Hong Siu, le rédempteur du peuple chinois, Roi du Ciel, poussa l'ironie des mots jusqu'à baptiser sa ruée de meurtre de "Croisade des T'ai P'ing, la croisade de la "Grande Paix", de la "Suprême Sérénité." Oui, il partit du sud de la Chine, avec ses fidèles, pour aller renverser le vieil ordre des choses, implanter l'âge d'or sur tout l'Empide. L'apôtre abandonna sa chaumière, ceignit ses reins du glaive et marcha vers le Nord: il allait renverser les Superbes, abattre les Mandarins et, à leur place, élever au pinacle les Humbles, les enrichir de dépouilles opimes, leur confier les rênes de l'Empire, ses destinées. Mais les masses se rendirent vite compte que leur misère, loin d'être allégée, allait croissant; incapables d'une autre réaction, elles opposèrent aux nouveaux dogmes leur force d'inertie: les massacres commencèrent.

* * *

Or comment finit cette sinistre farce cette ère d'épouvante? Par l'aide d'une poignée d'Européens, d'Européens appartenant à des races fortes, pleinement évolués (des Français, des Anglais) et d'Américains. Ces hommes disciplinèrent les troupes impériales, en prirent le commandement. Gordon est le plus connu des ces Européens. Ils communiquèrent un peu leur vigueur à un troupeau qui ne savait que bêler t,endre la gorge, lui insufflèrent un peu de leur énergie, provoquant enfin une réaction.

Essayèrent-ils, ces chefs européens, de parlementer avec Hong Siu et ses satellites? A aucun moment: ils avaient acquis une vision nette des réalités; l'expérience d'un passé récent les guidait sûrement. En effet, le gouvernement impérial, si fervent de palabres et de compromis, avait tout tenté; les lettres aussi, les guilds de marchands, les hommes de la terre, notables et paysans, avaient imploré, supplié, consenti à tous les sacrifices, à tous les partages pour que s'arrêtât l'extermination de la race, la destruction du patrimoine ancestral, national. Rien n'y fit. Hong Siu poursuivait son rêve d'archange, son oeuvre de régénération par l'anéantissement de son peuple. Aussi, que fût-il advenu sans Gordon et les autres chefs européens? La vague rouge eût continué de déferler, de submerger...

Et nunc erudimini...

Dr A. L. LEGENDRE.

Chez Nous ET autour de Nous

Dimanche prochain la vente des bancs à la cathédrale.

Nous avons depuis quelque temps un temps magnifique pour les semences.

Timbres français, d'épargnes et de guerres à vendre au bureau de poste de Saint-Boniface, depuis le 8 avril.

Assemblée de la Chambre de Commerce ce soir à l'Hôtel-de-Ville.

Une belle partie de cartes a eu lieu hier au profit de l'église du Sacré-Coeur à Winnipeg. Il y avait une assistane nombreuses.

Une belle réception a eu lieu hier soir à Winnipeg en l'honneur de l'arrivée de nos soldats.

La construction est arrêté depuis une dizaine de jours: les différents corps de métiers sont en grève.

M. G. W. Christie a été nommé par le conseil comme arbitre réprésentant la ville dans l'affarie du pont Provencher contre la réclamation de M. C. Dussault.

La commission scolaire de Saint-Boniface demande des soumissions pour la vente de bâtisses appartenant à l'arrondissement scolaire de Saint-Isidore, voir l'annonce.

Il y a eu une assemblée publique à l'Hôtel-de-Ville des contribuables de ville sous la présidence de M. Victor Mager pour protester contre la réclamation de M. Camille Dussault réclamant un domage de $25,000 contre l'Hôtel de Québec.

Dimanche dernier au couvent de Saint-Norbert, une jolie seance dramatique et musicale a eu lieu à l'occasion de la fête du curé M. Cloutier par les Révérends Soeurs Grises. Un joli bouquet lui a été présenté par les élèves. Il y avait une assistance nombreuses.

Chaque semaine nous voyons rentrer à Saint-Boniface un certain nombre de ces glorieux réservistes français qui ont fait héroïquement, et durant plus de 4 ans leur devoir en France. Deux d'entre eux nous annoncent leur retour pour le milieu de mai et nous disent qu'ils vont se remettre immédiatement à leur occupation civile d'avant-guerre. De même qu'ils se sont bien battus—tous deux sont décorés—de même ils entendent maintenant faire leur devoir de bons citoyens—travailler. Messieurs Pierre Fontaine et Marcel Grymonpré vont rouvrir de suite leur magasin de fournitures électriques et seront à nouveau à la disposition de leur ancienne clientèle sous peu. Comme par le passé ils donneront entière satisfaction et ils se recommandent à la bienveillance du public de Saint-Boniface qui nous en sommes sûrs, se fera un devoir de recompenser ces deux braves en les encourageant de tout coeur.

—Communiqué.

LE TRAMWAY SUR LE PONT PROVENCHER

Le conseil de ville de Saint-Boniface a sagement agi en portant cette affaire devant le tribunal des Utilités Publiques. Et il faut espérer que la Winnipeg Street Railway ne se fera pas trop tirer l'oreille avant de nous accorder le tramway par la rue Water et le pont Provencher.

NOUS SAVONS MAL L'HISTOIRE DE NOTRE RACE

(Suite de la 1ère Page)

fallait bien se garder de mal parler de la France devant lui."

"Un jour, je demandai à cette jeune fille : "Si nous annexions le Palatinat, feriez-vous comme les Alsaciens, émigreriez-vous?—A quoi bon, répondit-elle, que voulez-vous que cela nous fasse? Nous aimons autant être Français que Prussiens!" Une autre infirmière, Mlle Schmidt, du même milieu bourgeois que Mlle Hoffman, se montra véritablement Française par toutes ses actions, et cela durant plusieurs années. Elle se chargeait de nos achats en ville, et même d'achats interdits par l'autorité, journaux français par exemple. Lorsque nous nous étonnions de son dévouement, elle répondait : "Pour des Français, c'est nature!..."

"Pour les soins médicaux et la nourriture, il n'y avait presque aucune différence entre Français et Allemands. A le Noël, en 1914 et ne 1915, il y eut dans notre salle un arbre de Noël semblable à celui des Allemands, avec des cadeaux pour chacun de nous. Les médecins y vinrent nous offrir leurs voeux et l'on chanta des Noëls français. A la Noël de 1915, les cuisinières de l'hôpital ne nous ayant pas servi le même menu qu'aux Allemands, il y eut une protestation de la religieuse et des infirmières, et, le dimanche suivant, l'aumônier de l'hôpital fit un sermon "sur l'affection que l'on doit à ses ennemis."

Voilà ce que M. Barrière nous raconte du personnel sanitaire rhénan. Evidemment, il a eu de la chance! Son cas me semble bien exceptionnel. Mais tout de même, il nous ouvre une vue sur les vieilles parentés que nous pouvons aisément ranimer dans ces pays celto-rhénans. Je vous rapporterai maintenant ce que le témoin m'a dit des soldats de la rive gauche qu'il a connus dans son hôpital et puis de la population de Kaiserslautern.

Je suis stupéfait d'entendre un ami me demander pourquoi j'insiste indéfiniment sur les provinces rhénanes. Pourquoi? Parce que la France n'a nul part d'aussi grands intérêts. Comment régler notre destin dans la Rhénanie, ce'st pour nous un problème de vie ou de mort. Et c'est le problème que notre génération peut achever de résoudre.

Hier, il s'agissait de reconquérir Metz et Strasbourg. Les voilà reconquis et qui participent à toutes les gloires, à toutes les charges du foyer français. Il s'agit maintenant d'assurer la sécurité nationale en achevant de donner à la France sa forme.

Nous allons porter au Rhin notre frontière militaire et, je l'espère bien, notre frontière économique. Le reste suivra à son heure. L'avenir ne manquera pas de nous assurer l'acquiescement des populations rhénanes qui vont vivre librement sous la protection de nos armes, et le visage tourné vers Paris. Pour que leur suffrage nous soit rapidement acquis, il faut qu'elles et nous, nous sortions de l'esprit de guerre et que nous libérons.

Je vous ai raconté comment le caporal Barrière (aujourd'hui professeur au lycée de Bayonne), ayant été ramassé sur le champ de bataille, a été près de onze mois. Il a vu et entendu transporté à l'hôpital de Kaiserslaubien des choses. Il nous a dit ce qu'il pensait du personnel sanitaire et des soldats allemands qu'il coudoyait. A son avis, ont peut aisément dissocier de la Prusse et rapprocher de la France tous les éléments rhénans. Le plus simple, c'est encore qu'il nous parle de la population elle-même.

"Les gens de Kaiserslautern, me dit-il, je les ai bien connus, avec cette réserve pourtant que je ne pouvais pas circuler au milieu d'eux. J'étais blessé et prisonnier. Mais l'hôpital se trouvait dans un quartier populaire, et nos fenêtres ouvraient sur des cités ouvrières où les sentiments se manifestent avec plus de vivacité que partout ailleurs.

"La première chose qui me frappa, c'est le très grand nombre de personnes comprenant et parlant notre langue, ainsi que la facilité avec laquelle les gens même sans aucune culture se l'assimilent. La France est très connue dans le Palatinat, l'idée et le souvenir français y sont encore extrêmement vivants: la première chose que l'on me montra lorsque je pus me mouvoir dans mon lit, ce furent les hauteurs dominant la ville sur lesquelles Hoche livra bataille durant sa campagne contre Landau. Turenne, Hoche, Napoléon, tels sont les trois noms qui là-bas représentent la France. L'incendie du Palatinat a laissé moins de rancunes que le pillage des tombeaux de Spire par les révolutionnaires. e pillage était le grand argument lorsque nous parlions de Reims d'Ypres et de Louvain, et en septembre 115 les habitants avaient encore peur du Français révolutionnaire. Le révolutionnaire—synonyme de Français—était, l'épouvantail de cette population qui s'attendait à trouver en nous autres, blessés et prisonniers, une bande de sauvages plus ou moins diaboliques.

"La littérature et la politique d'avant-guerre ont causé le plus grand préjudice à l'idée française dans le Palatinat. Dans cette population très attachée à ses traditions de famille et de culte, chaque jour on nous disait: "En France, vous n'avez ni famille, ni morale, ni religion." Et l'on nous citait telle affaire retentissante. Nous passions pour un peuple perdu, corrompu jusquà la moelle et qu'il fallait régénérer." On nous plaignait sincèrement, déplorant notre décadence. De là l'idée d'une croisade nécessaire contre la corruption et la révolution envahissantes. De là aussi la certitude du "Gott mit Uns", répété par tous les coeurs.

"Au début, les gens du peuple ne s'approchaient de nous qu'avec une certaine crainte, comme d'êtres dangereux: on venait voir comment pouvaient bien être faits des Français! Aussi, lorsque par nos lettres et nos conversations ils connurent la famille française, lorsqu'ils s'aperçurent que nos moeurs étaient paisibles, que nous n'avions rien d'incendiaire, lorsqu'ils virent la plupart d'entre nous suivre régulièrement les offices religieux, ce fut un ébahissement, une véritable découverte, même pour ceux qui avaient vécu en France. Beaucoup y perdirent leur confiance dans la victoire: "On nous a trompés, nous ne pouvons plus être vainqueurs, disaient-ils. Mais, pour se venger, on vous fera tout le mal possible, car nous savons bien qu'à la paix vous nous écraserez."

"La résistance de notre armée sur laquelle ils ne comptaient pas, la bonne tenue du pays malgré certains incidents que leurs journaux exagéraient à saisir, enfin la découverte de l'âme française, tout cela réveilla chez eux une sympathie ancienne qu'ils allaient peut-être oublier. Cette sympathie, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour la développer, et j'ai conscience que notre oeuvre fut parfois très efficace. Naturellement, le meilleur moyen fut la discussion continuelle menée avec les gens de bonne foi.

Maurice BARRES,
de l'Académie française

(A suivre)

THEATRES

WALKER — La semaine prochaine les amateurs de Winnipeg donneront mardi et mercredie la musique sacrée et jeudi soir l'école dramatique, Hummel.

ORPHEUM—La semaine prochaine le fameux comédien Frank Dobson, sera assisté de 20 filles, sera la plus belle réprésentation de la semaine.

PANTAGES — Cette semaine Miss Leila Shaw & Co., réprésentera un drame "There She Goes Again."

DOMINION—Cette semaine Dorothy Gish avec Peppy Polly dans l'âge enfantin aux prix réguliers.

TENDERS FOR SALE OF

Valuable Property and Buildings Situated Thereon—St. Isidore School and Outbuildings

Sealed tenders will be received by the undersigned, until the hour of eight (8) o'clock in the after-noon of Thursday the fifteenth day of May A. D. 1919, for the following property and buildings, either in bulk or separately:

1o. All that portion of the most Southerly two hundred and eight and four-tenths feet in depth of that portion of Lot A which lot is shewn on a plan of survey of the Roman Catholic Mission property, in Manitoba, registered in the Winnipeg Land Titles office as No. 433, lying between two straight lines drawn Northerly at Right angles to the Southern limit of said lot "A" from points in the same distant easterly thereon Nineteen hundred and eighty-five and eight-tenths feet and twenty-one hundred and ninety-four and eight-tenths feet respectively from the South west corner of said Lot;

2o. St. Isidore School, being a one story frame building, with shingle about 24 feet wide and 40 feet long.

3o. One frame shed with shingle roof, including porch and heating apparatus therein, which building is roof, about 18 feet wide and 24 feet long.

4o. Thwo small frame buildings with shingle roofs about ten feet by eleven feet, all of which buildings are situated upon the above property. The terms for the sale of al or part of the above is cash. The lowest or any tender not necessarily accepted.

G. A. RACON,
Secretary-Treasurer of Trustees,
Provencher School Bldg.
Phone: M 2003 St. Boniface, Man.
Dated at St. Boniface, this 5th day of May A. D. 1919